

# Contes fantastiques

*Textes écrits par des élèves de collège, année 2003-2004*

## ***Je reviens***

par Angélique

— Je reviens, dit Maria.

ELLE me lâcha brusquement la main et entra dans la maison, en me claquant la porte au nez.

A la fin des cours, à la sortie de l'école, avant que je rentre chez moi, mon amie Maria, accompagnée de son inséparable appareil photo, avait soudain saisi mon bras, et m'avait demandé si je pouvais la raccompagner chez sa tante. Comme je voulais la voir et que Maria ne l'avait pas vue depuis deux ans, j'avais accepté. Tandis qu'il commençait à faire nuit, nous étions passées dans une rue.

— Dépêche-toi, avance plus vite, me disait mon amie en me tirant la main.

— Ca va, on n'est pas pressées, lui disais-je.

C'est alors qu'elle m'avait plantée là... ; la porte m'avait claqué au nez, et Maria était entrée dans la maison.

Je me sentis mal. Seule dehors, dans le vent glacial, je sentais des copeaux de bois tomber sur moi, se détachant du perron ; je voyais de la fumée sortir de la cheminée et j'entendais des petits bruits sortant de partout autour de moi. Je ne voyais pas plus loin que mon bras tendu parce que seule une lanterne, qui ne fonctionnait pas très bien, éclairait l'entrée de la maison. Je me décidai à rentrer dans la grande maison de la tante de Maria.

La porte s'ouvrit toute seule, sans que j'aie à frapper. J'entrai et appelai :

— Maria ! Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

Mais personne ne me répondit. La maison semblait vide. Je m'aventurai dans le salon où l'entrée était décorée de cinq trophées posés sur la cheminée, d'un tapis suspendu au mur, de deux armures, l'un vis-à-vis de l'autre autour de la porte d'entrée, d'une chaise près de la fenêtre, et de quelques meubles orientaux.

— Mais il n'y a pas de feu dans la cheminée, remarquai-je.

Je m'en approchai. Une photo était posée sur les chenets au lieu d'un feu. Je la pris, et la regardai de plus près. Elle représentait cette maison-même. C'est alors qu'un des cinq trophées tomba à côté de moi, sans que je l'aie touché. Prise d'angoisse, je sortis de la maison avec la photo que j'avais prise ; la porte se referma brusquement derrière moi. Affolée, je courus jusque chez moi, puis m'enfermai dans ma chambre, sans rien manger ; je regardai à nouveau la photo.

C'est alors que je me réveillai sur mes devoirs où je m'étais endormie. Ce n'était donc qu'un rêve ! C'était probablement la photo collée sur la couverture de mon cahier qui m'avait inspiré ce cauchemar.

Le lendemain, quand j'arrivai à l'école, j'étais pressée de raconter moi rêve à mon amie Maria. A l'entrée du collège, des professeurs et des gendarmes étaient attroupés. Je m'avançai vers eux..

- Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je à un des professeurs.
- Un des gendarmes s'avança en m'annonçant :
- Ta copine Maria a disparu, hier au soir.

## **Jeanne,**

par Benoît

ALORS que le soleil avait déjà disparu derrière la forêt de pins, je conduisais doucement, tout en admirant cette fin de coucher de soleil, qui avait lieu tous les soirs vers la même heure. J'empruntais la même route que j'avais utilisée pour venir en ces lieux. Pourtant, sans que je puisse l'expliquer, elle s'interrompait soudainement. Elle ne donnait suite qu'à la forêt qui s'assombrissait avec l'arrivée de la nuit arrivant à toute allure.

Je vivais dans les environs, dans le massif central. J'étais venu vivre ici depuis la mort de ma femme Jeanne, par mon amour encore existant pour elle, malgré sa mort ou plutôt sa disparition. On n'avait d'ailleurs jamais retrouvé aucune trace du campement où elle était, ni celle des autres chercheurs qui l'avaient accompagnée pour faire ses recherches en pleine nature. J'arrivais à vivre dans mon petit chalet grâce au maigre salaire que je collectais auprès de mes patients. J'errais de village de village en village pour les soigner, et c'est en allant dans ce village inconnu, à la rencontre d'un nouveau patient lui aussi inconnu, que tout arriva.

Au début, tout ce passait parfaitement bien. J'avais trouvé mon patient, l'avais soigné, lui avais prescrit des médicaments et m'en était allé. C'est sur le chemin du retour que tout avait commencé. Je ne comprenais pas. Après une courte réflexion, je me dis enfin que je m'étais simplement et bêtement trompé, et que j'allais retourner au village pour y retrouver mon chemin. Pourtant, c'est en arrivant dans le lieu même où était le village la demie-heure précédente que j'eus le souffle coupé : le village n'existait plus. Je

crus alors que j'étais pris d'une crise de folie. J'abandonnai ma voiture pour m'égarer dans la forêt. C'est après avoir marché pendant plus d'une heure au moins, que j'aperçus au milieu de nulle part un petit feu de bois, entouré de galets gris un peu noirci à cause des flammes qui essayaient de s'échapper. Ce feu était entouré de trois tentes qui pouvaient chacune accueillir au moins quatre personnes. A part les tentes, le feu et les quelques bûches, il n'y avait rien.

Je fus rassuré par la présence de ce feu : il y avait donc des gens dans les environs, des gens qui pourraient m'aider à retrouver mon chemin.

A peine avais-je eu le temps de m'asseoir que quelqu'un m'interpela. La voix me parut familière. Je sus qui c'était quant je me retournai. Tout d'abord, je ne la reconnus pas, ou plutôt, je refusai de la reconnaître. Pourtant, je devais bien l'admettre : oui, c'était bien elle, Jeanne, ma belle femme adorée.

Elle s'avança vers moi, m'embrassa, et sans me laisser le temps de réaliser ce qui m'arrivait, me dit d'une voix douce et chaleureuse, avec un grand sourire, qu'elle était très contente de me revoir, et qu'elle m'avait attendu depuis déjà longtemps. Elle me fit entrer, muet, dans sa tente, sans refermer la fermeture éclair, s'assit à côté de moi et me regarda pendant un très court instant. Ensuite, malgré mon étonnement, et sans que j'insiste à lui poser des questions sur son absence après tant de temps, nous commençâmes, surtout elle, à parler de nos plus vieux souvenirs. Après cette discussion qui dura un certain temps, J'étais mort de fatigue. Elle m'allongea sur son matelas gonflable, sortit de sa poche un médaillon et me le donna. Je le reconnus : c'était le médaillon que je lui avais offert comme cadeau de mariage juste avant son départ. Enfin, avant qu'elle m'embrasse pour la dernière fois, elle me dit : "ne m'oublie pas."

Dès qu'elle retira ses lèvres des miennes, comme par enchantement, je me réveillai soudainement dans mon lit, recouvert

de ma couverture. Comme mon lit était à côté de la seule fenêtre de ma chambre, je me levai, pour vérifier que la voiture était bien parquée dans la cour, et que tout allait bien. Tout ce qui c'était passé n'était qu'un mauvais rêve. Soulagé, je décidai après un long soupir de me préparer un petit déjeuner. C'est en me levant que je le vis tomber : c'était le médaillon.

## ***La photo***

par Christopher

EN entrant dans mon hôtel, je me sentis mal. C'était une violente migraine qui survenait après l'achat du livre... Je cherchai les cachets d'aspirines dans l'étagère de la salle de bain, mais je ne les trouvai pas. J'en profitai pour me déshabiller et mettre mon peignoir blanc. Ensuite, j'attendis le coup de fil au salon de Jeanne, ma secrétaire, pour savoir comment allaient les affaires mais personne ne m'appela. J'avais énormément sommeil...

J'allumais un cigare pour faire passer le temps quand je vis le livre : il était posé sur la table de chevet. Je le pris délicatement et l'ouvris. Les premières pages étaient collées entre elles, sans doute parce que l'ouvrage était très vieux. Je n'avais plus sommeil. Je me plongeai très rapidement dans la lecture. Le début était si intéressant que je ne pensais plus à rien. Cette histoire de guerre au Moyen-Orient me paraissait très réaliste, trop réaliste...

Au moment de commencer le treizième chapitre, je jetai un coup d'œil sur la pendule : j'avais lu pendant trois heures ! Il était déjà onze heures et demie et j'en étais à la trois centième page ! En saisissant la page suivante avec délicatesse, je sentis qu'elle était épaisse et froide. Je tournai la page. Une photo en noir et blanc glissa du livre et tomba par terre, comme une feuille morte.

J'hésitais à la prendre, mais une envie en moi me la fit saisir comme si c'était un oisillon blessé qui était tombé du nid. Je la

retournai. C'était un jeune soldat français dans une tranchée. Il allait partir à l'assaut, mais il avait un sourire qui me fascinait. Ce n'était pas normal : il allait sûrement se faire tuer au combat, et pourtant, il souriait si joyeusement ! Pourquoi ? Je me posai cette question toute la nuit... Et plus j'y pensais, plus j'avais envie de savoir. Et puis, petit à petit, je commençai à me faire peur...

Le lendemain, je n'osai pas sortir. Les volets étaient fermés, il faisait sombre. Je restai enfoui sous ma couverture car j'avais froid, à l'intérieur de moi-même... C'était la photo. Elle avait un esprit en soi. Lorsque la femme de ménage ouvrit la porte, elle s'arrêta brusquement et me demanda ce qui n'allait pas. Je n'avais pas la force de la répondre. Elle croyait que j'avais de la fièvre, alors elle fit un petit feu dans la cheminée. Puis, quand elle sortit de la pièce, je me forçai à sortir du lit, saisis la photo puis rampai jusqu'au feu. Avant de l'y jeter, je la contemplai une dernière fois. Puis je la lançai dans le feu : Je vis le visage du soldat qui brûlait.

Je fermai les yeux pendant plusieurs secondes. Quand je les rouvris, j'étais dans mon fauteuil avec mon cigare allumé dans le tablier.

C'était donc un cauchemar ! Je m'étais endormi à cause de ma migraine... Je pris une petite pause pour me calmer. Puis, je sentis un objet lourd entre mes jambes, c'était le livre, bien entendu. J'hésitai à l'ouvrir, mais le fis quand même. Je cherchai le treizième chapitre. Il n'y avait pas de photo... Je poursuivis donc ma lecture. C'est alors qu'en tournant la page, je sentis qu'elle était épaisse et froide.

## ***Le tableau***

par Gwendoline

DEVANT le château et les gradins qui l'entouraient, j'avancai vers les lieux du combat, poussé par la foule qui m'encourageait. Le

soleil qui rayonnait sur l'armure de mon adversaire, m'éblouissait lorsque sonna l'olifant qui annonçait le début de l'affrontement.

Nous nous mîmes donc en position, et le chevalier commença tout de suite à charger vers moi. Je le vis qui s'approchait à toute vitesse, et l'évitai par chance d'un geste rapide. Mais il revint, et cette fois je ne fus pas aussi chanceux. Il me frappa à l'aide de sa massue, ce qui endommagea mon casque, et me propulsa au sol. Je sentis ma tête se fracasser contre mon malheureux casque, qui me balafré la joue droite sous le choc.

Je ne voyais rien, à part le ciel et les tapisseries pendues aux gradins. Puis, tout d'un coup, je fus ébloui à nouveau. Mais cette fois, ce n'était pas l'armure du chevalier, mais sa grosse massue levée juste au-dessus de ma tête. J'avais donc perdu, ma fin était proche. Mais pour me consoler je me disais que cela était normal étant donné qu'un homme d'une telle éducation et d'une telle sophistication ne pouvait avoir le temps pour être entraîné à résister à ce genre de sport sauvage qui n'était pas pratiqué à son époque ! J'entendis des cris barbares appelant à ma mort.

La veille, un matin d'hiver, alors que le soleil luisait sur la neige blanche, sur le porche de mon immense maison, juste après m'être levé d'une longue nuit de sommeil, j'avais déchiré, rempli de curiosité, d'un geste rapide, l'emballage du grand paquet rectangulaire que je venais de recevoir.

C'était un tableau dont je ne reconnaissais pas l'auteur, ce qui m'étonna fort car j'étais un grand collectionneur de tableaux anciens et modernes. Le style et la technique utilisés m'étaient inconnus, et ne me semblaient bizarrement pas de cette époque. L'œuvre représentait un combat entre deux chevaliers du moyen-âge, entouré de gradins avec en arrière-plan un château. Le cadre était en or plaqué et guilloché.

Pourquoi ce tableau était-il arrivé chez moi ? Il ne faisait pas partie des tableaux que j'avais commandés pour ma collection ! Mais son charme et sa beauté me persuadèrent de le garder. Je le

disposai donc dans ma galerie de l'époque moyenâgeuse située au deuxième étage, entre ma chambre et ma salle de bain. Etant maniaque de l'hygiène, j'avais conçu cette galerie sur le chemin de ma salle de bain, de façon que je puisse admirer ces merveilles plusieurs fois par jour. A la fin de la journée je m'étais rendu dans ma chambre, pour me coucher satisfait de cette nouvelle merveille venue compléter ma collection. Cette chambre était décorée de façon moderne, avec des couleurs vives et quelques-uns de mes tableaux modernes préférés, que j'avais retiré de ma galerie au premier étage. Je m'étais endormi en quelques minutes.

Stupéfait, à mon réveil, je m'étais retrouvé assis sur un cheval noir. Je m'étais senti lourd. J'avais aussi remarqué qu'un habit métallique me recouvrait. Et regardant autour de moi j'avais remarqué une ressemblance entre ce paysage de campagne et celui du tableau. Je n'avais pas voulu le croire jusqu'à ce qu'un homme me dise que je devais gagner ce combat si je voulais vivre. Dès cet instant je m'étais moqué de comprendre la raison pour laquelle je m'étais retrouvé à cette époque : tout ce qui m'importais était de vivre, et pour cela je devais gagner ! je demandai donc quelques conseils et ordonnai à mon cheval d'avancer.

Et maintenant, je fermis les yeux, attendant impatiemment le moment fatal. Le bruit de la foule s'atténua petit à petit. Je me dis que c'était sans doute pour mieux entendre le bruit de la massue, me fracassant la tête. Après une minute d'attente, je décidai d'ouvrir mes yeux, doucement de peur d'apercevoir la massue s'approchant. Mais je ne vis plus le ciel, ni les tapisseries moyenâgeuses, ni, à mon grand plaisir, la massue. En effet, je vis le plafond rouge de ma chambre entouré de son décor moderne.

Mais bien sûr, c'était un rêve !

Rassuré, je décidai d'aller faire ma toilette pour me réveiller, et surtout pour laver la sueur produite par ce cauchemar, inspiré du tableau si merveilleux que j'avais reçu la veille. Je passai donc par ma galerie. C'est alors que je m'aperçus que le tableau n'était plus

sur le clou où je l'avais posé ! il avait disparu ! Le tableau faisait-il aussi partie du rêve ? Avais-je simplement imaginé cette merveille ? Je repris mon calme, décidai que oui, puis poursuivis mon chemin vers la salle de bain.

Et là, en entrant, sur la vitre j'aperçus, sur ma joue droite, une balafre encore sanglante.

## ***Le casque***

par Jean-Jacques

MES parents avaient cherché une maison parce qu'on devait déménager. Un jour, ils nous montrèrent une maison blanche, immense : ils venaient de l'acheter. Alors que le soleil brillait, que les oiseaux chantaient sur une branche d'un gros arbre, situé dans le jardin de ma nouvelle maison blanc situé au milieu de mon village, je déposai avec douceur et émotion mon dernier carton jaune, où se trouvaient mes affaires, dans la pièce qui avait été choisie par mes parents pour être ma chambre, bleue avec des portes en noir.

Le lendemain matin, j'inspectai toute la maison : la chambre de ma sœur, de mon petit frère et de mes parents. La chambre de ma sœur était petite, mais la télévision, un D.V.D étaient déjà installés. La chambre de mon petit frère était plus petite, mais le mobilier était composé d'antiquités : un lit à baldaquins, une armoire, un bureau en acajou. Des masques africains sont accrochés dans sa chambre. La chambre de mes parents était identique, mais pas de la même taille. Elle comportait beaucoup plus d'armoires, de meubles. Derrière une armoire très ancienne se trouvait le portrait de mes arrière-grands-parents.

Je vis que mon arrière-grand-père portait un casque. Je me souvins qu'il avait été soldat lors de la deuxième guerre mondiale. J'ouvris l'armoire. A ma plus grande surprise, je découvris qu'elle

n'avait pas de fond, et qu'elle cachait un escalier. Je montai cet escalier et me dirigeai vers une salle. Elle était en désordre.

Le lendemain matin, je décidai de la ranger. J'ouvris les grandes fenêtres pour l'aérer. Après l'avoir rangée, j'y apportai une télévision, deux chaises, ma Play Station 2 et une table en plastique. J'en fis ma pièce secrète : chaque jour, après l'école, j'y montais. Parfois j'y faisais mes devoirs. Toutefois, pendant une semaine, j'oubliai d'y aller parce que je jouais tout le temps au football et au basket ball.

Mais un soir, alors que je m'étais endormi tranquillement dans ma chambre, je fus réveillé par un bruit étrange. Inquiet, j'ouvris les yeux. Devant moi se tenait mon arrière-grand-père ! Mes arrière-grands-parents m'emmenèrent dans le passé, c'est-à-dire dans leur temps, la DEUXIEME GUERRE MONDIALE. J'eus peur car je vis beaucoup de morts. Partout, des jeunes enfants allongés au sol avec beaucoup de sang. Des adultes et des enfants pleuraient. À un moment, mes arrière-grands-parents s'avancèrent vers moi. On entendit des bruits de fusils, de grenades, des cris. Tout à coup, je vis mes arrière-grands-parents tomber. Je courus vers eux, pris le casque de mon arrière-grand-père. Je regardai mon arrière-grand-mère : elle avait reçu des coups de fusils dans le dos. Mes larmes tombèrent car je sus que mes arrière-grands-parents étaient morts. Je me réveillai en sanglots, dans mon lit.

À dater de ce cauchemar, je décidai de ne plus aller dans cette salle. Mais un jour, derrière mon bureau, je vis un casque troué : c'était le casque de mon arrière-grand-père.

## ***Un amour sans réveil***

par Maïa

C'était un soir d'automne, alors que les dernières feuilles d'arbres qui bordaient une des silencieuses rues de Saint-Martin

tombaient. Ann était là, seule, son cœur plein de chagrin. Elle rentrait de l'enterrement de son mari Edouard qui était décédé la veille. Elle marcha, sans savoir où aller, sans savoir à quoi penser, jusqu'à ce qu'elle se retrouve devant un bar.

Elle entra, s'assit, et demanda une bière. Au bout de la quatrième, son téléphone sonna. C'était son amie Gabrielle. Elle était inquiète et voulait savoir où Ann était, car elle n'arrivait pas à la retrouver après l'enterrement. Elle constata que son amie était ivre, et donc insista de venir la chercher.

Gabrielle arriva une quinzaine de minutes plus tard. Elle voulait la ramener chez elle, mais Ann refusait, elle voulait raconter sa vie à ceux qui étaient assis à côté d'elle :

« Un soir, il y a environ un an, j'ai eu un accident ; je suis tombée des escaliers. Mon fiancé Edouard m'a amenée aussitôt à l'hôpital Saint-Martin. On m'a soignée, tout allait bien, sauf que j'avais perdu un peu de ma mémoire. Nous nous sommes mariés deux mois plus tard. A notre lune de miel, il m'a donné ce merveilleux collier que je porte maintenant. Il portait le même. Nous étions si heureux, on s'aimait plus que tout... Ce n'est pas juste, pourquoi devait-il travailler si tard le soir même de notre anniversaire de mariage ? Pourquoi devait-il pleuvoir ce soir-là ? J'attendais au restaurant, pendant si longtemps j'attendais. Mon téléphone a sonné, c'était la police, ils m'ont informé que mon cher Edouard était décédé ! Je me suis rendue sur les lieux de l'accident de voiture. La pluie dissimulait mes larmes. »

Ann termina son histoire en sanglot. Gabrielle la consola, et la ramena en voiture. Enfin arrivée chez elle, elle s'allongea sur son lit. Les dizaines de photos d'elle et de son mari la rendait encore plus triste, mais elle s'endormit en pleurant silencieusement.

Ann se réveilla brusquement, avec une affreuse migraine. Elle s'est redressée d'un bond du lit, en inspirant bruyamment un gros coup par sa bouche, comme si quelqu'un venait d'ôter sa main qui l'étouffait. Ces jambes et bras étaient paralysés, et elle était

allongée sur un lit blanc qu'elle reconnaissait ; celui de l'hôpital Saint-Martin !

Elle ne comprenait plus rien. Qu'est ce qui s'était passé ? Elle se souvenait de la nuit dernière, celui de l'enterrement, du bar, des photos d'elle et d'Edouard, mais après, plus rien ! Une infirmière entra dans la chambre, et sursauta de surprise.

On s'occupa d'Ann, et un peu plus tard elle apprit par le médecin qu'elle venait de se réveiller du coma où elle était tombée un an auparavant, qu'elle ne s'était jamais réveillée depuis son accident d'équitation jusqu'à aujourd'hui ! Elle s'écria que non, qu'elle n'avait jamais eu d'accident de cheval. Le médecin lui demanda qu'elle était la dernière chose qu'elle se rappelait. Elle répondit qu'elle ne se souvenait de rien après le soir de l'enterrement de son mari Edouard, mais le docteur la contredit, il raconta qu'elle n'a jamais eu de mari et donc n'a jamais été à son enterrement.

Son amie Gabrielle arriva dans la chambre en courant, elle était si contente de la voir ! Comme si elle ne l'avait pas vue depuis une éternité. Ann lui parla d'Edouard, de sa mort, de la veille au bar, mais Gabrielle ne savait pas de quoi elle parlait. Le médecin l'informa que pendant son coma, il était possible qu'elle ait vécu des rêves.

La tête d'Ann se brouilla. Elle ne savait plus quoi croire. Avait-elle imaginé son mari Edouard ? N'était-il pas réel ? Pourquoi Gabrielle ne se rappelait pas de lui ? Elle resta silencieuse...

Elle sentit alors une chaleur sur son cou : c'était le collier qu'Edouard lui avait donné.

## ***La fille qui faisait du stop***

par Mickael

ALORS que le soleil se laissait entrapercevoir derrière la sombre forêt, face au commissariat, je rentrai d'un pas hésitant

dans le bureau où se trouvaient quatre policiers en train de boire leur café. L'un d'eux me vit rentrer et me dit : "Bonjour Monsieur, puis-je vous aider ?" Mais je ne répondis point. Il me posa la même question. Ma bouche s'entrouvrit, mais aucun son n'en sortit. Tout se mélangeait dans ma tête ; je ne savais pas par où commencer. Après quelques minutes de silence, il me demanda de le suivre dans son bureau avec son collègue, pour y faire une déposition.

Une fois que je fus installé sur ma chaise, face à une table, je commençai à raconter mon histoire, tandis que l'un des policiers tapait sur sa machine à écrire.

Ce soir là, j'avais été à une fête chez des amis qui habitaient à la campagne. Il devait être dans les alentours de 2h du matin quand je quittai leur maison, seul à moto, dans le froid de l'hiver approchant à grand pas.

Je roulais sur une route de campagne. La route s'enfonçait dans un bois. Le feuillage sombre des arbres réduisait la visibilité de la route, ce qui m'obligeait à mettre mes pleins phares. Au même moment, j'aperçus la silhouette d'une jeune femme. Elle se tenait sur le bord d'un virage en tête d'épingle, et portait une robe en lambeaux. Je ralentis et m'arrêtai à côté d'elle, puis ôtai mon casque pour lui adresser la parole. Elle semblait ne pas être blessée malgré l'état de sa robe. Je lui demandai d'une voix inquiète : " Est-ce que tout va bien, Mademoiselle ? Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous aider ?".

Elle hocha la tête, et, sans un mot, s'installa derrière moi sur ma moto... Je ne sus pas quoi faire, sauf rouler jusqu'à ce qu'elle dise quelque chose. On roula pendant une dizaine de minutes sur les chemins étroit et sombre. Tout à coup j'aperçus une lueur, c'était la lisière de la forêt. Le jour commençait à se lever. J'aperçus un village sur le bout d'une petite route mal pavée. Un panneau se trouvait à l'entrée. Il était écrit : "Eve le Moustier". J'approchai d'un commissariat qui se situait sur la place du village. Je garai ma

moto en face de celui-ci. Quand je me retournai, elle était tout simplement plus là..."

Une fois que ma déposition fut terminée, le policier me regarda, puis tourna la tête vers son coéquipier, d'un air intrigué. Après m'avoir regardé sous tous les angles possibles à la recherche de quelque chose qui aurait pu l'aider, il me demanda ensuite si j'avais bu ce soir là. Je lui répondis sèchement que je n'étais pas saoul, si c'était ce qu'ils pensaient... J'eus l'impression qu'ils n'avaient pas cru un seul mot de ce que je venais de lui leur raconter ! Me sentant vexé, je me levai de ma chaise en prenant mes affaires, mais l'un des policiers me retint par le bras et me remit sur ma chaise en s'excusant de m'avoir vexé. Il me demanda alors de l'attendre dans son bureau avec son collègue, car il devait aller chercher des papiers à me faire remplir. Il ne me laissa pas vraiment le choix...

De nombreux panneaux remplis de fiches de personnes disparues étaient accroché au mur de la pièce. Tout à coup l'une des ces fiches retint mon attention. Je bondis de ma chaise pour voir de plus près. Il n'y avait aucun doute : c'était elle...la fille qui était avec moi sur ma moto quelques heures auparavant.

Je demandai au policier qui elle était et il me répondit qu'elle s'appelait Emilie Degrand, âgée de 19ans lorsqu'elle avait été portée disparue 4ans auparavant. Avant que je n'ai eu le temps de parler, le policier reprit la parole et me dit que la dépouille du corps avait été retrouvée par un chasseur dans la forêt, face au commissariat deux jours auparavant.

Les choses redevirent trouble dans ma tête...que s'était-il passé ce soir là. Avais-je rêvé de cette personne que je ne connaissais même pas ? Etait-ce le pur produit de mon imagination ?

Au même moment, le policier qui s'était absenté quelques minutes refit apparition dans le bureau en tenant un classeur dans ses mains.

Quand son collègue eut terminé de raconter ce qui c'était passé pendant son absence, il se retourna vers moi et me dit qu'il allait

me raccompagner pour que je puisse et me remettre de l'incident qui s'était passé le jour même car je n'étais pas en état de conduire.

Le lendemain matin je retournai au commissariat pour prendre ma moto que j'avais du laisser la veille. L'un des deux policiers qui m'avait interrogé me vit et prit de mes nouvelles et vérifia si ça allait mieux. Après avoir parlé pendant une dizaine de minutes de moi, le policier s'éloigna pour rentrer dans le commissariat.

Ma moto était restée là dans le froid toute la nuit et ma selle était recouverte de gel. Je me mis à frotter le gel qui la recouvrait quand j'aperçus quelque chose d'accroché sur la selle... C'était un bout de tissu, mais pas n'importe lequel : Ce bout de tissu provenait de la robe de la jeune fille qui faisait du stop...

## *Le mouchoir*

par Sherlyn

ALORS que la nuit tombait, dans la chambre de mon père, je regardais la télé, couchée sur son lit à eau tout neuf. En regardant le film, j'entendis un grincement très faible. C'était l'armoire antique qui venait de ma grand-mère. Je m'avançai pour l'ouvrir. J'observais les étagères de l'armoire de haut en bas, les étagères. Je découvris, à côté des albums, des carnets : c'était des passeports. Je pris le premier qui se trouvait en face de moi. Je le contemplai, l'ouvris avec délicatesse, puis tournai la page où je remarquai une photo de mon père quand il avait une vingtaine d'années. Je regardai un à un tous les passeports en m'attachant seulement aux photos.

Au fond de l'étagère, je découvris un mouchoir, le pris, le dépliai avec délicatesse. C'est alors qu'il en tomba une photo en noir et blanc. Elle représentait une adolescente très jolie, aux cheveux bouclés jusqu'au épaules. Son visage semblait très heureux. Je

repris le mouchoir, le regardai attentivement. Lentement, mes yeux se refermèrent tout seul. Je sentis quelqu'un me toucher.

Je rouvris mes yeux. Je me retrouvai dans une pièce d'une maison inconnue. Des peintures anciennes couvraient les murs. Je ne savais pas où j'étais. Une porte, face à moi, s'ouvrit. Je reconnus la jeune femme que j'avais vue sur la photo. Je commençai à lui parler, mais elle ne me voyait pas ni ne m'entendait. Est-que j'étais invisible ?

La femme se précipita vers un vase disposé à côté d'une icône de la 'Vierge Marie'. Elle arrangea les fleurs du vase, mais le vase tomba et se cassa en plusieurs morceaux. Un de ses doigts commença à saigner.

Soudainement, quelqu'un frappa à la porte. Elle courut, l'ouvrit. Un jeune homme vêtu de blanc entra. Je reconnus mon père. Il tenait un bouquet. Je compris alors que j'étais dans le passé de mon père et de cette jeune femme. Il vit qu'elle saignait. En vitesse, il prit de sa poche un mouchoir, avec lequel il essuya sa blessure.

Soudain, je sentis quelqu'un me toucher les yeux. J'étais devant un escalier de marbre. Je revis la jeune femme habillée avec élégance, dans une longue robe noire. Mais elle s'y prit les pieds et tomba dans les escaliers. Je voulais me précipiter vers elle, mais quelqu'un me tenait. Je me retournai et je la vis : c'était elle. Elle me souriait. Je refermai mes yeux. Je les rouvris, et me retrouvai dans la chambre de mon père. J'étais couchée sur le matelas à eau. Ouf ! Ce n'était donc qu'un rêve. Toutefois, pris de doute, je me précipitai vers l'armoire. Je ressortis tous les cahiers, saisis le mouchoir, le dépliai, retrouvai la photo : le mouchoir était ensanglanté.

## *Justine*

par Stephan

J'avais l'impression qu'il faisait de plus en plus sombre. C'était comme si je franchissais un autre monde, ou même une autre dimension, où tout semblait pris d'une motion lente. Les plantes et les arbres avaient perdu leur couleur rougeâtre d'automne ; ils étaient devenus bleu marine... noirs. La forêt était devenue un endroit hostile.

Assis sur un rocher, près d'une petite rivière au milieu de la forêt, je regardais mon reflet en écoutant l'eau couler. Je sentis les mains froides, souples et tranquilles de ma petite sœur sur mes épaules qui faisaient encore mal, alors que la seule lumière qui éclairait la forêt commençait déjà à s'épanouir.

"Justine ! Reviens ici !" criai-je, mais elle continuait son chemin en suivant la seule chose qui semblait si pure : le papillon, qui brillait d'un rouge magnifique.

Soudain j'eus froid... Un bruit retentit dans ma tête et je tombai par terre, les mains sur mes oreilles. C'était le cri d'une petite fille. Puis, ce bruit disparu en un coup. Je relevai doucement ma tête, et je vis que j'étais seul : ma sœur n'était plus là. Je continuai mon chemin. Cette fois-ci, je tremblais, qu'est ce qui ce passait ? Pour la 1ère fois je me posai la question : Où suis-je ? Je me mis à courir le long du chemin : "Justine" chuchotais-je...

Enfin je me retrouvai devant ce qu'il semblait être une entrée, une ouverture dans la forêt. Il y avait deux grands piliers en bois de chaque côté du chemin. J'hésitai... Puis, je la franchis. L'environnement devenait plus sombre, plus étrange. Je fis quelques pas. Au milieu de la plaine se trouvaient des piliers de rochers arrangés en cercle comme pour une cérémonie. Je ne comprenais rien. Un peu plus loin, j'aperçus la silhouette de ma sœur : elle était immobile sur le sommet de la colline, seule, le regard pointé devant elle. A petit pas, je m'avançai, et me plaçai

juste à côté d'elle. Beaucoup de choses devinrent plus claires : un village se trouvait au pied de la colline, probablement abandonné ; il n'y avait aucune lumière, aucun son qui sortait de cet endroit. Tout ce qu'on remarquait était les toits des maisons entourés de brume. Soudain je sentis un courant d'air froid me passer le long du cou. Au loin, dans un des maisons, une petite lueur passa à travers une fenêtre ! Cela devait être une lanterne ou quelque chose de ce genre. Maintenant j'en étais sûr et certain, nous étions pas seuls...

"Justine ? JUSTINE ? ? ? Où es-tu ?". Je regardai dans tous les sens et la vis courir en direction du village. J'essayais de la rattraper mais elle était déjà trop loin. Je courus, je courus dans sa direction, jusqu'à ce qu'un objet heurte mon pied et que je trébuche par terre.. Au loin, j'entendis un cri de plus en plus aigu. "AAHHHHH !".

J'ouvris mes yeux ; je pouvais entendre le battement de mon cœur, mes mains tremblaient. Je touchai mon pyjama autant trempé de sueur que mes draps. Ce n'était donc qu'un cauchemar ! Ma respiration s'adoucit. Je détournai mon regard vers la fenêtre où je vis qu'il faisait encore nuit. Mon regard fut interrompu par un bruit venant de l'autre côté de ma porte qui menait au salon. Je sortis.

Ma mère était au téléphone et mon père était pâle. Quand elle raccrocha, elle me dit d'une voix nerveuse : "C'est à propos de ta sœur. Les animateurs de colo ne la retrouvent plus. Ils disent qu'ils se sont promenés tous tranquillement dans la forêt quand ta sœur et une des ses copines se sont éloignées en courant pendant une pause. Ils cherchent, mais jusqu'à maintenant, ils n'ont rien trouvé, rien... RIEN."